

UNE PRETENDUE ELEVE DE HENRI HERZ.

Être élève de Herz, c'est un titre. C'est presque un brevet de capacité. Aussi combien des professeurs femmes (en vérité, il serait bien temps qu'on donnât un féminin à ce mot), qui n'ont d'autre titre à la recommandation des familles que celui d'élève de Henri Herz!

Si toutes les élèves de Herz avaient pris des leçons de ce maître, il n'y aurait rien à dire, mais en cherchant bien, on en trouverait un certain nombre—et des plus audacieuses—qui ne le connaissent même pas de vue.

Vous ne comprenez pas, écoutez ceci et vous allez comprendre.

Un beau jour, Henri Herz, voyageant en Amérique, reçut la visite d'une jeune femme qui paraissait très-émûe, ce qui ajoutait une grâce de plus à toutes les grâces de sa personne.

—Vous êtes monsieur Henri Herz? lui demanda la dame d'une voix légèrement altérée.

—Hélas madame, je suis forcé de l'être, répondit en souriant le pianiste.

—En êtes-vous bien sûr? ajouta la femme dont l'émotion allait *crescendo*.

—Je crois pouvoir vous en affirmer, répondit Henri Herz, en passant du sourire au rire franc.

—Ah! monsieur, que cela est (donc) fâcheux!

—Comment, madame, vous trouvez qu'il est fâcheux que je ne sois pas un autre que moi-même?

—Pardon, monsieur, mais vous ne pouvez me comprendre.

—J'avoue, madame, que je ne saisis pas encore parfaitement.

—Hé bien! monsieur, vous allez tout savoir.

—Veillez donc prendre la peine de vous asseoir, madame, dit le virtuose.

La dame s'assied et promène dans toute la chambre un regard inquiet.

Henri Herz devine son inquiétude et lui dit:

—Nous sommes seuls, madame.

Un instant de silence succéda à ces paroles.

Enfin la dame laissa échapper un soupir et dit:

—Monsieur Henri Herz, vous avez trop de talent pour n'être pas généreux, et c'est votre générosité que je viens implorer.

—Ma générosité, madame?

—Oui, monsieur, votre générosité. Je suis professeur de piano, et voulant ajouter à mon faible talent un titre de recommandation aux yeux des habitants de ce pays, où je suis établie depuis quelques années, j'ai osé me faire annoncer comme votre élève.

Grâce à cette audacieuse imposture, je me suis fait promptement une brillante réputation, et on ne m'appelle plus ici que l'élève de Herz.

—Votre arrivée tout à fait imprévue en Amérique m'a jetée dans la plus cruelle anxiété, et si vous devolez ce mensonge, monsieur, je n'ai plus

qu'à fuir cette ville où mon titre d'élève de Herz deviendrait une cruelle ironie.

—Mais, dit le pianiste en regardant la visiteuse fixement, et en se grattant le front comme pour rappeler un souvenir, n'êtes-vous pas madame... madame... moi Dieu! quelle triste mémoire que la mienne.

—Madame... madame... moi Dieu! quelle triste mémoire que la mienne.

—Je suis demoiselle, monsieur Herz.

—Ah! vous êtes demoiselle! Hé bien! oui, c'est ça... mademoiselle... mademoiselle...

—Mademoiselle Fidler?

—Précisément, mademoiselle Fidler. Je me souviens parfaitement de vous, mademoiselle, des leçons que j'ai eues le plaisir de vous donner à Paris.

—Comment, monsieur Herz, vous m'avez souvenez de moi... des leçons que vous m'avez données... à Paris... où je ne suis jamais allée?

—Parfaitement. Vous aviez d'excellentes dispositions, et si quelqu'un doit de la reconnaissance à l'autre, c'est moi qui vous en dois, mademoiselle.

—Fidler, pour avoir bien voulu vous dire mon élève.

—Ah! monsieur Herz, dit la jeune femme en appuyant une main sur son cœur comme pour en comprimer les battements précipités, ce fait est plus que généreux, c'est de l'exquise délicatesse, et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

—A ce moment entra le secrétaire du pianiste qui venait pour prendre le titre des morceaux, afin de rédiger le programme pour le concert annoncé.

—Vous mettez sur les affiches et sur les programmes, dit le virtuose en s'adressant à son secrétaire, que je donne cette première séance musicale avec le concours de mon élève favorite, mademoiselle Fidler, ici présente.

—Comment, vous consentez à ce que je me fasse entendre avant vous dans ce concert... qui...

—Avant moi, non, reprit Henri Herz, mais en même temps que moi.

—Oh! mais c'est plus flatteur encore... et à deux pianos?

—A deux pianos, si vous voulez.

—Justement, je sais par cœur la première partie de votre duo sur la *Donna del lago*.

—Va pour mon duo de la *Donna del lago*. Nous répéterons ce morceau quand vous voudrez et où il vous plaira.

—Ah! Monsieur Herz, dit Mademoiselle Fidler avec attendrissement, que je suis donc heureuse de n'avoir jamais pris de leçons de vous, puisque cela me vaudra de passer pour votre élève favorite.

Le jour du concert arriva, et comme d'habitude, Mademoiselle Fidler, excitée par la présence de cet illustre pianiste, joua mieux que jamais, et mérita une bonne part d'applaudissements.

Deux mois plus tard, elle se mariait richement à un respectable et diétant, heureux surtout d'avoir pour femme une élève de Henri Herz.

Journal d'Education.